

OBJET GÉNÉRAL DE LA DISSERTATION

Le but d'une dissertation est de **problématiser** une notion ou une question posée, à l'aide d'auteurs et d'exemples, puis de répondre dans la mesure du possible à cette question en **défendant une thèse** qui emprunte en général un chemin en **trois mouvements** pour s'exprimer. Idéalement, chacune des trois parties de cette défense contient trois sous-parties approfondissant chaque fois un argument permettant de répondre à la question principale, à l'aide d'une référence et/ou d'un exemple travaillé. Il s'agit donc d'un **exercice argumentatif**, non d'une récitation de cours, d'un exemplier d'auteurs égrenés les uns après les autres sans transitions ou d'un plagiat de plan trouvé sur internet (les copier-coller Google ou d'IA sont vite repérés et sanctionnés).

On ne demande pas non plus la précision d'un article scientifique, ou une érudition impliquant de nombreuses références à chaque assertion. On ne cherchera pas la multiplication des citations empruntées pour le chic à tel ou tel penseur trouvé sur une compilation de citations en ligne. On vous demande simplement un propos renseigné et intelligent, où les exemples et sources doivent être précis et à propos, afin d'illustrer les idées défendues. C'est une **démonstration** que vous devez mener, en votre nom, pour convaincre un lecteur (qu'il faut considérer comme une sorte d'élève honnête, curieux, qui a envie de vous comprendre mais ignore les ressorts et enjeux de votre problématique, à laquelle il faut donc l'initier).

Cela ne doit pas se faire par un discours en première personne racontant vos opinions ou vos expériences de vie, mais par un discours pédagogique raisonné, prudent (d'où la nécessité d'utiliser le conditionnel, surtout au début de la composition) et empruntant, s'il doit se modaliser, le « nous » de politesse, qui est aussi le nous de la communauté des philosophes intéressés par la question et habitués de la volonté de trouver des vérités à son sujet : par exemple « nous allons voir que... », « il faut nous interroger à présent sur... », etc.

À l'écrit, en 4h pour les dissertations ordinaires, 6h pour les devoirs type Capes et 7h pour les devoirs type agrégation, on attend de vous un **travail sérieux et long** (la quantité ne fait pas la qualité mais tentez d'écrire deux copies doubles au minimum, voire plutôt trois, et restez jusqu'au bout, en laissant un temps de relecture et de correction de l'orthographe), mais aussi **fini** : attention au temps et aux devoirs inachevés ou bâclés sur la fin.

En colle, il n'y a en général que 20mn de préparation pour 10mn de passage environ (mieux vaut dépasser qu'en faire moins) et 10mn d'entretien (questions pour préciser, prolonger, tester la solidité des affirmations). Il faut donc développer des automatismes. Le plan sera simplifié mais il n'y a jamais de recettes toutes faites en oui/non.

DETAIL DE LA METHODE DE TRAVAIL :

LE BROUILLON :

Il faut passer au moins un quart voire un tiers voire du temps imparti au brouillon, pour trouver et organiser ses idées et ses références, puis pour rédiger l'introduction entièrement. Voici quelques étapes utiles :

Analyse du type de question posée par le sujet. Celle-ci est nécessaire car un sujet implique en général un type de réponse particulier. Le sujet sera posé *sous forme d'une question*, qui sera à **reformuler** dans votre problématique après en avoir analysé les présupposés dans votre introduction, ou bien *sous forme de notion ou d'expression*, au sujet de laquelle il faudra alors poser une question :

- Question *demande de définition*. Ex : « Qu'est-ce qu'un peuple ? ». Montrer que la question est plus difficile qu'il n'y paraît (du fait de la polysémie, de la pluralité et de l'historicité des objets, des biais axiologiques qui empêchent la neutralité) et qu'il est légitime de se la poser.
- Question *sur une définition donnée*. Ex : « L'art est-il nécessairement beau ? ». Cela présuppose une définition de l'art comme beau. L'identifier, et réfléchir aux présupposés à nuancer ou contester.
- Question descriptive *sur un possible* (distinguer si c'est un possible de fait ou de droit, logique ou moral) : Peut-on... ?
- Question normative *sur un devoir-être* : Faut-il... ?, Doit-on... ? Se demander dans quel cadre moral, éthique ou politique ce genre d'obligation présupposée fait sens, et pourquoi on la remettrait en question (+ qui le ferait).
- Question « Pourquoi ? » (plus rare). Développer les deux aspects du pourquoi : *causalité* (d'après quelles causes objectives et pour quelles raisons) et *finalité* (dans quel but).

Le sujet se centre en général autour d'une ou deux notions. S'il y a **une seule notion principale** (par exemple « Peut-on nier la liberté ? »), interroger et redéfinir la notion en se demandant ce qui la rend difficile à conceptualiser, ce qui la fonde, ce qui la limite, et s'interroger sur ses enjeux et ses conséquences (quitte à choisir les plus intéressantes, en l'annonçant dès l'introduction, si la notion est très large et demande à ce que certains de ses aspects les plus problématiques seulement soient sélectionnés).

S'il y a **deux notions** à penser ensemble (ex : « L'homme est-il un animal comme les autres ? »), définir ou redéfinir les notions associées par l'intitulé du sujet, mais surtout interroger la **conjonction** entre les deux. Si un « **et** » relie les deux notions, il y a peut-être un **lien cause-conséquence** à interroger (Ex : « Anarchie et violence vont-elles forcément de pair ? »), ou un lien **antécédent-conséquent** (« Les mythes et la science sont-ils antithétiques ? »). Un des termes peut avoir succédé à l'autre dans l'histoire et il faut alors expliquer ce changement de réalité ou de conceptualité (de paradigme). Ce peut être une corrélation **nécessaire** ou seulement **contingente** (les deux termes ne sont-ils associés que dans un certain champ, ou dans une perspective particulière dont les présupposés sont alors à commenter ?). Ce peut être un « **et** » d'**assimilation** ou de **réduction** d'un terme à l'autre, et il faudra alors demander si les concepts reviennent vraiment au même et pourquoi on les prend souvent pour des synonymes (ex : « République et démocratie sont-ils l'aboutissement de toute politique ? »). Mais bien évidemment, cela peut aussi être un « **et** » d'**opposition** (« La paix et la guerre doivent-ils toujours se suivre ? »), et il faut alors demander si les deux notions sont seulement des **opposés** (des notions différentes qu'on distingue usuellement), ou bien des **contraires** (d'exacts opposés), ou encore sont **contradictaires** (les deux ne pouvant dès lors pas exister ensemble), il faut voir si elles peuvent être pensées l'une sans l'autre ou si penser l'une implique nécessairement l'autre, si elles ne s'annulent pas, etc. Idem pour la **conjonction « ou »** : demander si elle est inclusive ou exclusive, si elle pose une équivalence, une identité, si elle implique un choix entre une des deux notions...

Il existe enfin des « **sujets citations** » où une expression, entre guillemets ou simplement évoquée, vient d'un univers théorique précis qu'il s'agit d'identifier, même si elle peut être commentée et problématisée au-delà de l'auteur dont elle émane.

Chaque type de sujet implique des présupposés, des positions philosophiques depuis lesquelles ces questions font sens, et une problématique. Vous pouvez commencer à y réfléchir au brouillon en vous demandant qui pose la question, selon quelle stratégie, quels intérêts ou objectifs, d'après quelles sources, pour quels enjeux. Les étapes du brouillon sont :

1. Définitions minimales des termes du sujet à écrire au brouillon, et examen de leurs synonymes et antonymes. Il ne faut pas fermer d'emblée les définitions des termes cependant, car le but de la dissertation va être d'explorer et d'approfondir la définition d'une notion ou de plusieurs notions dont on se fait une idée trop rapide, vague ou fautive d'ordinaire, et qu'il vous appartient de redéfinir. Essayez de réfléchir à la polysémie des concepts sans clore votre jugement sur le sens le plus juste ou le plus fructueux théoriquement, à cette étape du brouillon.

2. Mise à plat des préjugés, présupposés et idées communes sur la question. Ce sont ces opinions spontanées de la « doxa », que nous partageons le plus souvent, qu'il va falloir expliquer et combattre. Demandez-vous ce que penserait un enfant sur le sujet, ou quelqu'un qui ne fait pas de philosophie, par exemple. Développez ces présupposés, réfléchissez aux raisons pour lesquelles on pense d'ordinaire ainsi, aux intérêts que ces préjugés défendent souvent implicitement ou explicitement, aux erreurs qu'ils autorisent. Examinez ensuite leurs défauts, et les erreurs logiques, empiriques ou les problèmes de complexité induite que ces positions soulèvent.

3. Examen des problèmes et paradoxes de la question. C'est la suite logique des opérations précédentes : comprendre le problème central que pose la notion, au niveau de sa définition, de ses niveaux de sens, de ses enjeux, ou de l'utilisation politique, morale ou pratique qu'on en fait. Pourquoi pose-t-on une question à son sujet, et pourquoi cette question-là ? Qui la pose ? Dans quel but ? Est-ce que cela recroise un problème traditionnel de la philosophie ?

4. Examen des domaines d'application de la question : quelles branches de la philosophie, quelles sciences, quelques domaines de la société, est-ce que la question concerne ? Métaphysique, épistémologie, morale ? Différencier les problèmes et les enjeux selon les domaines.

5. Examen des conséquences de telle ou telle réponse à la question. Cela explique en général pourquoi la notion est pertinente, et selon quels usages.

6. Enfin, en dernier, et seulement après avoir bien réfléchi au sujet et construit une première réflexion personnelle dessus, **passage en revue des sources et références** que vous possédez sur la question, des auteurs qui en parlent, etc., et réexamen des points précédents d'après les positions des auteurs connus sur le problème. Si vous faites cela trop tôt, vous risquez de vous enfermer dans les références vues en cours sans réfléchir par vous-mêmes, ce qui peut vous faire occulter des dimensions du sujet.

RÉDACTION

L'INTRODUCTION :

D'environ une page ou une et demie (maximum 2 pages), l'introduction, que vous devez préparer au brouillon pour la rendre efficace et élégante, afin de faire une bonne première impression au lecteur, doit amener le problème, montrer que ce n'est pas une question arbitraire qui vous est posée du dehors et à laquelle vous allez répondre scolairement, mais un objet de réflexion digne d'intérêt, mais également difficile (il ne faut pas afficher de réponse immédiate en considérant la question évidente, mais suggérer qu'il y a plusieurs pistes de réponse possibles et qu'on ne sait pas encore laquelle choisir), et enfin annoncer clairement le plan et la direction de votre devoir, sans trop en dire cependant. Elle comporte en général :

1. Une accroche. Ce peut être un exemple issu de la vie courante, de la littérature, des arts classiques (attention aux références trop modernes, trop obscures, ou triviales), de la philosophie ou des sciences, ou bien ce peut être un propos d'histoire des idées sur les principales positions du débat que vous allez lancer, mais il s'agit en tout cas d'introduire le problème à traiter comme une question philosophique dont vous comprenez la pertinence, la portée et les conséquences pour l'élucidation ou du moins la clarification de situations appliquées ou de disputes théoriques. Concise (cinq lignes tout au plus) et élégante, elle amène la principale notion dont il va être question dans le devoir, en général en sous-entendant déjà un sens de réponse possible. L'exemple doit être suivi d'une phrase plus générale amenant à la problématisation.

2. Une problématisation. Reprenant et glosant l'intitulé du devoir (idéalement sans dire qu'il s'agit juste du sujet du devoir qui vous est donné, mais en le traitant comme une question courante en philosophie ou un questionnement au sein d'un courant précis), elle en passe par une **définition** minimale de la notion, le mieux étant de l'intégrer dans le cours du questionnement plutôt que de faire des phrases trop scolaires du type « On définit x comme... » (ou pire : « Le Larousse définit x par... » : ne citez pas de dictionnaire). La problématisation doit, en une demi-page à une page et demie, exposer les conceptions les plus courantes qu'on se fait de la notion à examiner (sans citer en détail des titres ou donner des références philosophiques trop nombreuses, à réserver pour le développement), dans un aller-retour entre deux alternatives au moins qui dirigent vers deux positions possibles autour d'un nœud théorique, avant de pointer leurs insuffisances respectives et de montrer que le problème est plus complexe qu'il n'y paraît et ne peut être tranché en quelques mots. Le but est de faire monter le suspense théorique et de montrer que le problème que vous êtes en train d'apercevoir est à la fois **important** et **délicat** à résoudre. On peut tirer un fil de **questions** qui s'imbriquent au sujet de la notion, en pensant à sa polysémie, son historicité, son statut pour un observateur en première personne ou un observateur extérieur, à son rapport à d'autres concepts synonymes ou antonymes, à son champ d'application dans divers **domaines**, et aux stratégies des agents qui l'emploient, mais l'idéal est de le faire plutôt sous une forme affirmative, pour que la *problématique* que vous exprimerez ensuite dans un style interrogatif tranche bien avec la phase de problématisation.

En général, on se demande au sujet de la notion (par exemple la liberté) :

1) est-ce que ça existe ? (questions ontologiques) Est-ce réel ou non ? Est-ce actuel, possible, est-ce nécessaire ? Est-ce passé, actuel, en devenir, donné ou à réaliser ? Est-ce naturel ou culturel ? Est-ce universel ou particulier ? Est-ce unitaire ou forcément pluriel ? S'il y a deux termes, sont-ils compatibles ou non, contraires voire contradictoires, ou au contraire conditions l'un de l'autre, ou réductibles l'un à l'autre ? (Ex : la liberté existe-t-elle, ou n'est-ce qu'un leurre, une illusion, due à l'espèce humaine, ou à une certaine époque, ou une certaine idéologie, ou encore à des illusions individuelles?).

2) Est-ce que c'est un bien ou un mal, quelque chose d'utile ou de dangereux, de plaisant ou de déplaisant, à encourager ou limiter, et dans quel cadre ? (questions axiologiques). Doit-on viser la notion, la réaliser, l'éviter, l'abolir ?

3) Comment je sais que ça existe et que c'est bien ou mal, utile ou inutile, ou encore légitime ou illégitime ? Est-ce connu, méconnu ou inconnu ? connaissable ou inconnaissable ? Le connaît-on d'après la raison, le sentiment, les habitudes sociales, le consensus politique, la familiarité ordinaire, le savoir-faire pratique ? est-ce sûr ou incertain ? **(questions épistémologiques).**

On donne quelques arguments pour et contre, en essayant de montrer par exemple que le préjugé du sens commun est que la liberté existe et est bonne, mais qu'en fait c'est plus difficile qu'on ne le pense de prouver qu'on peut en être sûr, ce qui peut nous faire douter de ces préjugés initiaux.

3. On énonce, à la fin de la problématisation, les **enjeux** épistémologiques, ontologiques, pratiques, pédagogiques, propédeutiques, esthétiques, moraux ou politiques à poser une telle question. Les étudiants ont souvent des difficultés à voir les *conséquences réelles* que pourrait avoir telle ou telle réponse à leur sujet, mais c'est cela que veut voir le jury : si vous avez conscience de l'importance de votre réflexion. En général, on attend *a minima* des enjeux *politiques et sociétaux*. Par exemple : « Interroger l'existence même de la liberté et son bien-fondé implique des conséquences politiques, au sujet des régimes qui encouragent la liberté ou la restreignent par exemple. Cela implique aussi des enjeux moraux et juridiques, car si la liberté n'existe pas, la

responsabilité d'un agent qui commet un crime est entièrement remise en question, et il pourrait plaider qu'il est conditionné à agir comme il le fait sans rien pouvoir y changer. Cela implique enfin des enjeux métaphysiques sur la nature de l'Homme et sa spécificité par rapport aux autres animaux, si la liberté est censée être un de ses propres ».

4. Cela doit aboutir à l'énoncé d'une **problématique** : elle condense en une question (directe ou indirecte) les tiraillements, paradoxes et obscurités flottant autour de la notion et dont vous avez esquissé les traits les plus saillants. Elle peut prendre la forme d'une question conditionnelle (Si l'on définit ainsi la notion, doit-on alors dire que... ?), d'une alternative (la notion x est-elle ceci ou plutôt cela?), ou d'une question ouverte (est-il possible d'utiliser la notion de... ?, ou est-il légitime de...?), portant sur une question plutôt descriptive ou plutôt prescriptive à propos de la notion, ou combinant les deux aspects. L'idéal que j'exige de vous cette année est que vous **formuliez votre problématique sous la forme d'une alternative** : cela permet de suggérer au moins deux pistes de réponse possibles (ex : *La Beauté est-elle naturelle ou artificielle ?*) que la dissertation tentera de *dépasser* (ex de partie 3 : *en fait, atteindre l'impression de naturel en art est ce qui demande le plus d'artifice*). Évidemment, ce peut être une alternative assez longue, combinant des aspects ontologiques, épistémologiques et axiologiques. Évitez absolument les questions vagues ou les fausses questions du type « Dans quelle mesure » qui ne servent en fait qu'à annoncer votre thèse. Il faut qu'on ressente clairement une tension, et idéalement un double écueil (deux positions extrêmes entre lesquelles on va devoir louvoyer pour trouver une troisième voie plus fine).

5. Enfin **l'annonce du plan** doit non seulement donner à voir le trajet de pensée de votre devoir, soit les trois parties (ou deux, si c'est vraiment justifié, mais c'est à éviter) de votre dissertation, mais aussi en souligner la logique, en mettant en avant le statut logique des arguments principaux de vos parties, et les transitions qui vous permettent de les enchaîner et justifient que la réflexion se poursuivent. Le but est que chaque partie annoncée soit une réponse claire et directe à votre question de problématique, qui en reprend les termes (qui doivent être eux-mêmes ceux de l'intitulé du sujet reformulés et glosés mais reconnaissables, sans quoi c'est le hors-sujet). On ne peut pas poser une question par partie, en changeant de question chaque fois : les trois doivent répondre à la même, sans se contredire explicitement, mais en se dépassant pour aboutir à la plus forte position en III (ce qui peut impliquer d'annoncer, sous une forme très concise, la *limite* qui fait passer de votre réponse de partie 1 à la partie 2, puis la limite de la 2 qui oblige à la position 3).

TROUVER LE PLAN

Il y a en général deux types de plan, les **plans analytiques**, qui creusent le champ d'application de la notion à trois niveaux différents (en justifiant par des transitions entre parties que le champ qu'on vient d'explorer est intéressant mais manque une facette du problème, que l'exploration de tel autre domaine va permettre de préciser), et les **plans dialectiques**, qui mettent en jeu une opposition entre parties amenant à une série de dépassement des compréhensions antérieures de la notion à redéfinir.

Un plan dialectique n'est pas une forme de type « thèse-antithèse-synthèse » dans laquelle il s'agirait en première partie de dire des idioties et banalités attribuées à la « doxa » et en lesquelles vous ne croyez absolument pas, avant de les balayer en deuxième partie, par une critique forcément facile et donc peu intéressante puisqu'à la mesure de la faiblesse des thèses de la première partie, et en troisième partie d'esquisser trop rapidement la seule part positive des thèses de votre devoir. **Il faut que chaque partie affirme quelque chose de vrai sur la notion**, et ce dès la première, qui peut bien entendu partir du sens commun « naïf » mais ne doit pas se contenter d'être un adversaire de paille de tous les lieux communs que vous écarterez aisément dans les parties suivantes, et doit déjà donner à penser des choses intelligentes et vraies, sans quoi vous perdez du temps et des pages à exprimer des choses inintéressantes au lieu de montrer au correcteur que vous avez beaucoup de bonnes idées en tête ; mais vous devez faire en sorte que la **deuxième partie montre en quelque sorte les incomplétudes** de la première, de façon **critique**, en affirmant en conséquence un autre sens jusqu'alors inaperçu de la notion, que la troisième partie ira ensuite approfondir en tirant les conséquences.

Il est évident que la distinction entre plans dialectiques et analytiques est fine et que les deux s'entremêlent en général : c'est en changeant de niveau d'application de la notion qu'on trouve en général les ferments critiques de sa deuxième partie dans la dialectique de son devoir, et c'est parce que des éléments dialectiques de critiques et de réponses aux critiques montrent les insuffisances d'un niveau de compréhension de la notion qu'on passe à un autre dans un plan analytique.

Il faut en tout cas éviter à tout prix de transformer le plan dialectique en une bête et mécanique forme toute faite, de type « thèse stupide/antithèse facile et complètement inverse/synthèse enflammée qui s'effondre et s'absorbe dans la conclusion » ; et de la même façon, il faut éviter de transformer les plans analytiques en plans doxographiques (simples exposés des doctrines de tel et tel auteur sur la question, sans liens ni répondant entre les parties) ou encore chronologiques, en essayant simplement de retracer l'histoire des opinions et thèses sur la question. Ce n'est vraiment pas ce qu'on vous demande.

Il n'y a jamais de plan tout fait. Mais on remarque des **constantes dans les plans**, qui peuvent être utiles pour commencer de réfléchir à une structure. Souvent, sans dire que les deux premières parties doivent être binaires (*thèse-antithèse* ou *oui-non*), il est vrai qu'on incite l'étudiant à étudier deux grandes solutions alternatives. En général :

1) en première partie il faut faire droit à la thèse suggérée par le sujet ou la thèse la plus intuitive;

2) puis en 2^e partie la nuancer sans la contredire absolument, mais en trouvant des arguments critiques qui en montrent les limites, et parfois menacent sévèrement la thèse initiale. Souvent, la thèse de la partie 1 reste vraie « en droit », « en théorie », « dans l'idéal », mais « dans les faits », « en situation », « dans la modernité historique », ne fonctionne pas/plus, et doit être critiquée empiriquement (par les sciences humaines par ex.)

C'est la troisième partie qui est normalement la plus inventive, celle où vous défendez la thèse en laquelle vous croyez parce que vous avez pour elle les meilleurs arguments, mais c'est aussi la plus délicate. Il y a souvent trois solutions types alors :

3a) une 3^e partie de radicalisation de la partie 2 qui la pousse encore plus loin (par exemple sur le sujet « La liberté est-elle une illusion ? », après avoir montré en partie 2 que la liberté est en fait une illusion rétrospective à la Spinoza, et que nous sommes orientés par des déterminismes neurobiologiques, sociologiques ou psychanalytiques, vous montrez que la notion de liberté est même un leurre qui nous asservit encore plus, en justifiant des idéologies politiques comme le « mérite » qui servent à la domination politique des individus, et qu'il faudrait donc détruire la notion et la croyance naïve qui y est attachée).

Ou bien **3b) une 3^e partie de réhabilitation de la notion critiquée en partie 2** (après avoir critiqué la liberté, ou encore la notion d'« intuition » dont vous avez montré qu'elle était une foi perceptive naïve face à toutes les théories de la connaissance qui éclairent sur les multiples médiations conceptuelles, linguistiques ou culturelles entre nos pensées et le monde, vous montrez qu'on en a quand même besoin d'un point de vue pragmatique, et qu'on ne peut se passer si facilement de la notion, même si elle n'est pas claire, parce que sans concept de liberté, la responsabilité et donc la justice sont remises en cause par exemple, ou que sans aucun concept d'intuition, c'est la confiance réaliste dans nos perceptions qui s'effondre) ;

Ou bien **3c) une 3^e partie normative ou politique : la notion n'existe pas mais elle devrait exister et il faut la réaliser politiquement** (cela fonctionne en particulier pour la liberté et les notions politiques comme la démocratie, l'égalité, la solidarité, etc.). Souvent, la « réalisation » projetée permet en même temps de redéfinir la notion par rapport à celle, trop théorique, que la partie 2 a critiqué (la liberté abstraite VS la liberté réelle qu'on peut faire advenir par exemple).

On attendra plus de complexité à l'écrit, mais pour les colles, ces schémas, sans être des plans-types encore une fois, peuvent servir. Par exemple, si le sujet est « La beauté naturelle » et que votre problématique est « Le plaisir esthétique est-elle vraiment l'appréciation évidente et universelle de beautés naturelles que l'art ne peut qu'imiter, ou bien toute beauté est-elle artificielle et produit d'un art qui nous fait regarder autrement la nature ? », vous pouvez pour les deux premières parties suggérer un pour et un contre : **1) Partie 1 qui accepte l'idée de beauté naturelle** : « Il semble y avoir des beautés naturelles évidentes, des lumières du crépuscule à la beauté des corps, que l'art mimétique s'est efforcé d'imiter depuis l'Antiquité » ; **2) Partie 2 qui doute de la notion** : « Cependant, ce n'est peut-être que l'œil humain qui organise son champ visuel de sorte à voir de la beauté, et le beau n'est alors qu'un produit de l'art ». Et **3) Partie 3 de radicalisation** : « Il n'y a en fait aucune beauté naturelle, parce qu'il n'y a même pas de 'nature' : elle aussi est une idée reconstruite par l'Homme, qui organise les paysages d'après les standards qu'il a inventés pour son agrément », ou bien **3) Partie 3 de réhabilitation** : « Il y a néanmoins un sens à dire que certaines œuvres d'art sont plus 'naturelles' ou 'artificielles' que d'autres, des dialogues d'un film au retournement d'un roman, et cela reste un critère d'appréciation esthétique : mais c'est que les grands artistes parviennent à *cacher l'art par l'art même* pour donner *artificiellement* une *impression de naturel* et d'absence de trucs ou d'efforts qui reste centrale dans toute grande beauté ».

RÉDACTION - LE DEVELOPPEMENT

Entre 6 et 12 pages, le développement vise à écarter les mauvaises conceptions de la notion à définir ou les mauvaises solutions au problème à résoudre, et à défendre une thèse positive à chacune de ses étapes, pour améliorer en clarté, en étendue et en profondeur la compréhension de la question. Il ne faut ni se répéter, ni se lancer dans des digressions hors du sujet, ni faire des phrases trop longues ou trop obscures dans lesquelles on se perdrait ; votre écriture doit être portée par un idéal pédagogique de clarté, d'élégance et de précision, dans la réflexion comme dans les références citées. Si vous avez l'impression de dire une banalité, un lieu commun irréflecti, arrêtez-vous et changez d'orientation ; vous devez être conscient des présupposés de votre discours, et du cadre conceptuel sur lequel il repose. Exprimez-le dans votre copie au besoin, la lucidité est toujours appréciée.

En général, l'idéal est de se trouver **deux adversaires théoriques** forts sur la question, qu'on fera jouer l'un contre l'autre, et dont on montrera la puissance théorique sans les caricaturer, mais aussi les limites, afin de creuser sa « **troisième voie** » propre – voire, si on le peut, exposer et critiquer la « troisième voie » habituelle sur la question, et proposer une quatrième voie (exemple : comment connaît-on le réel ? Adversaire 1, l'empiriste : il a raison de dire qu'il faut des expériences pour avoir des idées des choses, mais il n'explique pas comment on associe les sensations et comment les objets restent les mêmes en dépit de leurs changements accidentels d'apparence ; adversaire 2, l'intellectualiste : il met l'accent à raison sur le fait qu'il faut que l'esprit structure le flux de sensations pour qu'il ait du sens pour nous, mais il n'explique pas d'où viennent les idées innées ni ce qui garantit que j'ai bien un contact avec le monde que je conçois ; adversaire 3 : le transcendantaliste kantien insiste sur la liaison de l'empirique et de l'intellect au sein d'une expérience qui n'est possible que grâce aux catégories a priori de l'entendement ; 4 - votre position : mais il reste que l'enfant, à la naissance, n'a pas tout de suite une expérience sensée du monde, et qu'il apprend ce qu'est le réel par les adultes qui l'entourent et l'aiguillent, et par les concepts de sa société ; c'est donc d'abord une réponse culturaliste qu'il faut apporter à notre rapport au réel, celui-ci n'étant garanti dans son universalité que si plusieurs regards peuvent se porter sur lui et dire que c'est bien le même, et c'est donc intersubjectivement, par le langage et les concepts et symboles de ma société que j'y ai accès).

En général, le développement s'expose en **3 parties** (d'environ 2,5 à 4 pages chacune), avec en général chaque fois trois sous-parties par partie, afin de faire jouer une dialectique dans chaque partie si on a un plan global plutôt analytique, ou d'approfondir analytiquement la notion à trois niveaux si on a un plan global plutôt dialectique. Le développement doit pour chaque partie commencer par une **phrase introductive** résumant la **thèse principale de la partie** ou la difficulté à affronter. Elle doit s'exprimer sous la forme d'une réponse claire et directe à votre question de problématique.

Ensuite **chaque sous-partie doit exposer une idée principale**, avec une *phrase introductive* et quelques *explications*. Cette idée sera illustrée si on le peut par un **exemple commenté** (ne jamais laisser un exemple non introduit et sans commentaire qui le suit), issu de l'expérience commune, de la littérature, des sciences naturelles ou sociales, ou bien directement de la philosophie. L'idéal est de l'accompagner d'une **référence philosophique ou culturelle**, qu'on n'introduit pas dès le début de la sous-partie, mais bien *après avoir exposé son idée* : l'auteur n'est pas le centre mais la caution et la prolongation de votre idée. Une sous-partie est normalement un bloc d'une page environ, mais l'idée principale de chaque sous-partie peut au besoin être développée en petits paragraphes avec des retours à la ligne, le but étant d'être chaque fois très clair sur sa démarche argumentative, ses prémisses et présupposés, ses preuves, les conséquences qu'on en tire, et les enjeux de notre réponse.

Chaque fois qu'une idée a été affirmée, appuyée par des preuves et sources et qu'on en a tiré les conséquences, on montre qu'elle n'a pas encore répondu à l'entière de notre problème et on passe à une autre idée par une petite *transition* qui montre le lien logique entre les deux idées et ce que la nouvelle idée apporte à la précédente. La dernière sous-partie de chaque partie commence en général à introduire des *difficultés* ou *nuances* à la thèse principale de la partie, qui vont justifier qu'on poursuive la réflexion dans la partie suivante. La difficulté restante doit être explicitée dans une **transition de fin de partie** permettant le passage à la partie suivante (entre la I et II et la II et III, mais pas entre la III et la conclusion).

LA CONCLUSION.

La conclusion n'est pas la suite de votre troisième partie, ni son extension. Elle doit être un **bilan** sous forme de **reprise de la question posée en introduction** et de récapitulation concise mais systématique de notre réponse à cette question et des étapes par lesquelles nous sommes passés pour y répondre. On ne peut pas ajouter de nouvelle idée non développée dans le devoir au sein de la conclusion. Ce doit être un paragraphe très simple de moins d'une page.

Une **ouverture**, à la fin de la conclusion, est possible, mais **facultative** et **plutôt à éviter**. Si vous y tenez et que cela apporte une valeur ajoutée au devoir, ouvrez la réflexion sur une des conséquences de votre conclusion, ou sur un aspect de la notion que vous n'avez pu complètement explorer (mais vous courez le risque d'avoir l'air de rendre un devoir incomplet...), ou encore sur une notion connexe, etc. **Ne jamais finir une partie ou plus encore la conclusion par une citation** ; le but n'est pas de convoquer des grandes figures d'autorité pour appuyer son raisonnement, c'est d'utiliser des références pour illustrer une idée, aussi une citation doit-elle toujours être introduite et commentée : elle ne peut servir de « cerise sur le gâteau ».

MES CRITERES D'ÉVALUATION :

Déterminer à l'avance sa note peut être un peu difficile au début, mais il ne faut pas croire que chaque correcteur met une note selon sa fantaisie propre, même si l'on entend toujours des anecdotes à ce sujet à propos de notes soi-disant arbitraires. La plupart des correcteurs qui corrigent la même copie deux fois mettent toujours la même note : mon expérience de jury de concours peut en témoigner. Les correcteurs n'explicitent pas toujours leurs critères cependant. Voici les miens, à titre indicatif. Rien ne vaut de façon tout à fait rigide, mais en général, je prends en compte, pour l'évaluation de la qualité de la copie, les facteurs suivants : **Introduction** : Accroche : 1 point ; Problématisation : 2 points ; Enjeux : 1 point ; Problématique (reformulation de l'énoncé suivant votre problématisation) : 1 point, mais c'est *essentiel pour le reste* ; Annonce du plan et de sa logique : 1 point. **Développement** : Exhaustivité (est-ce que tous les aspects du sujet sont traités?) : 4 points ; Logique de l'argumentation et clarté : 4 points ; Références, œuvres citées et exemples : 4 points ; Transitions : 1 point ; Orthographe, grammaire et style : +1 point bonus si c'est réussi, mais cela peut aussi affecter l'impression générale de la copie et baisser la note si c'est mauvais. **Conclusion** : 1 point, mais elle peut baisser la note si elle est très confuse.